



Les Aventures lecturales

Textes des jeunes lauréats du concours

2014-2015



Les Inventives Lectures

Le nouveau concours *Les Inventives lectures* est organisé à l'initiative de la Région Poitou-Charentes, en lien avec le Rectorat de Poitiers (D.A.A.C) et la Direction régionale de l'agriculture, de l'alimentation et de la forêt, par le Centre du livre et de la lecture en Poitou-Charentes.

Ce concours est proposé aux lycéens et jeunes en formation. Dans tous les établissements participants, les jeunes ont reçu l'appui des enseignants, des documentalistes, des éducateurs et des animateurs culturels.

Pour cette première édition du concours *Les inventives lectures*, les récits des livres proposés aux jeunes se passent dans un territoire de la Région Poitou-Charentes.

Le principe consiste à rédiger un texte, après avoir lu 2 ou 3 livres choisis par les lycéens parmi la sélection, selon une de ces trois propositions :

- **10 twitts pour un livre** : restituer un livre en 10 fois 140 signes.
- **Chapitre 0 ou chapitre n+1** : qu'aurait-il pu se passer avant le début du livre ou après la fin.
- **Chapitre parallèle** : composer un texte à partir d'un personnage secondaire du récit.

La Région, avec le concours du Centre du livre et de la lecture en Poitou-Charentes, du Rectorat et de la Direction Régionale de l'Agriculture, de l'Agro-alimentaire et de la Forêt, a mis en oeuvre pour 2015 un nouveau concours littéraire « Les Inventives Lectures » visant à la promotion de la lecture de textes d'auteurs contemporains francophones et l'écriture créative des lycéens et apprentis de Poitou-Charentes.

Cette nouvelle action a intéressé 25 établissements et parmi les 726 jeunes inscrits, 480 d'entre eux se sont exercés à imaginer des récits tels que la restitution d'une histoire en twitts ou encore la création de chapitres complémentaires aux livres proposés.

Parce que « le livre est un outil de liberté » comme le disait Jean Guéhenno, parce que l'écriture n'est pas que le récit d'une aventure mais surtout une aventure en soi en ouvrant l'esprit à l'imagination, la Région souhaite poursuivre son soutien aux initiatives littéraires en faveur des jeunes et des publics variés du territoire et défendre une politique ambitieuse en faveur du livre.

Cette 1^{ère} édition, lancée à l'occasion de l'ouverture de la Biennale de la lecture en Poitou-Charentes le 15 octobre 2014, permet d'éditer dans ce magazine une sélection de textes mettant à l'honneur le talent des jeunes et leurs univers de création.

Toutes mes félicitations à tous les participants et aux 20 lauréats de cette belle opération.

Liste des établissements participants

Charente

Lycée Charles Coulomb
Lycée Guez de Balzac
Lycée Louis Delage
Lycée Jean Monnet
Lycée Jean-Albert Grégoire

Angoulême
Angoulême
Cognac
Cognac
Soyaux

Charente-Maritime

MFR
Lycée Jean Dautet
Lycée Rompsay
Lycée Fénelon Notre Dame
Lycée Vieljeux
Lycée Merleau-Ponty
Lycée professionnel Gilles Jamain
Lycée Cordouan
Lycée Georges Desclaudes

Chevanceaux
La Rochelle
La Rochelle
La Rochelle
La Rochelle
Rochefort
Rochefort
Royan
Saintes cedex

Deux-Sèvres

MFR
Lycée Saint-Joseph
Campus Les Sicaudières
Campus des métiers

Beaussais-Vitré
Bressuire
Bressuire
Niort

Vienne

Lycée Marcelin Berthelot
Lycée Edouard Branly
Lycée André Theuriet
Lycée pilote innovant international
MFR
Lycée Guy Chauvet
Lycée Raoul Mortier

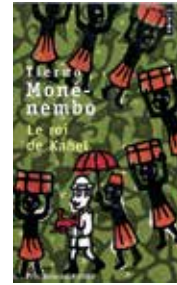
Châtelleraut
Châtelleraut
Civray
Jaunay-Clan
Jardres
Loudun
Montmorillon

Sélection de lecture 2014-2015



... Je creuserai davantage...

Louise Arnault



« **M**a chère sœur,
Après avoir passé maintes heures à relire les carnets de voyage de notre défunt père, j'ai décidé de retourner au Fouta-Djalon. J'ai réfléchi, tu connaissais comme moi ses rêves ; privilégier le commerce et les échanges par la voie de chemin de fer qu'il envisageait de construire. Ce crétin de Ballay a détruit tous ses efforts en imposant la colonisation française, construite aussi par la guerre, les trahisons, les promesses non tenues... Quand nous avons été chassés de Conakry, contraints de partir puisque mis à l'écart du reste de la population, j'ai promis à notre père, qui était déjà fort malade, de continuer le combat, durerait-il cent ans ; et je le ferai.

Je continuerai donc son travail, et je tacherai de réparer les dégâts du gouverneur. Vicomte de Sanderval, devenu roi de Kahel, Seigneur et ami Peul parmi les Peuls, notre père n'a fait qu'effleurer la surface. Je creuserai davantage et je ne serai pas seul ; Jules Charles Roux, un de ses plus grands amis m'accompagne dans cette expédition. Féru de aventures coloniales, il croit encore aux ressources infinies du progrès, du pouvoir et de l'étendue de la science. Conquérant et inventif, il me sera d'une grande aide !

Rester en France ne m'apporte rien, c'est en Afrique que se situe la vie. Je construirai un monde meilleur, je redonnerai la liberté au peuple peul, je lui apprendrai à devenir indépendant. Son intérêt n'est déjà que trop passé après des considérations économiques et stratégiques de la part du gouvernement français, ou encore des Anglais.

La confiance peule en un homme blanc sera dure à récupérer après ces récents événements mais je me battrai ; j'ai de qui tenir. Nous sommes des Olivier. menteurs et cupides, faisant preuve d'une méfiance sans limites par rapport aux hommes blancs - ce qui peut aisément se comprendre après les récents événements - les peuls essaieront de me tuer, je ne te le cache pas. Si ce n'est la malaria, la faim, les maladies qui me prennent, ce seront les mises à mort peules qui auront fin de moi, qu'elles soient publiques ou non : empoisonnement, lapidation, décapitation, etc. Les Français ont volé leurs terres, mais ils ne me mettront pas dans le même sac qu'eux. Je me présenterai en tant qu'ami, et surtout le fils de Yémé ! Ils me reconnaîtront, et je reprendrai possession de Kahel ! Ne vous inquiétez pas pour moi, chère petite sœur, il me reste quelques fidèles encore au Fouta, nous pouvons encore gagner le combat, l'espoir survit ! N'espérez pas mon retour d'ici au moins 16 mois, ou ne l'espérez pas du tout... Votre dévoué, Georges Olivier de Sanderval. »

Lycée Guy Chauvet

Loudun, 86

...les visages amaigris des résidents...

Alicia Brisseau

Un grincement lugubre retentit près de moi, je n'ai pas la moindre idée d'où je me trouve ni où je vais loger ma famille.

J'avance les petits accrochés à ma jupe et moi au bras de ma fille, elle me chuchote à l'oreille que nous sommes arrivés à destination. Un seul son, celui des pas dans les flaques d'eau sur le chemin glissant que nous empruntons.

Alba me décrit le paysage autour d'elle, une douzaine de baraquements si grands que l'on pourrait y loger trois ou quatre roulottes que nous allons devoir laisser à l'extérieur du camp. Puis **les visages amaigris des résidents** actuels de cet endroit qui ne m'inspire pas confiance. L'odeur de ce lieu est différente de celle de notre roulotte, ici ça sent le chou bouilli.

Les gardiens font l'appel, de nombreuses personnes manquent et l'on nous prévient que si nous essayons de fuir, nous serons arrêtés et jetés en prison, mais au fond de moi je sais que nous y sommes déjà, que notre vie finira ici et que l'enfant que je porte ne connaîtra jamais l'herbe fraîche du matin ou les

baignades dans la rivière. On nous demande nos carnets anthropométriques, mon mari leur tend à contre-cœur puis tombe à terre, on nous les a confisqués.

Après des heures interminables, Alba me prévient que nous allons pouvoir entrer dans notre baraquement où nous allons devoir cohabiter avec d'autres familles. J'ai le sentiment que ce camp ne nous apportera que du malheur et sans doute même la mort comme la fraîcheur du soir qui à présent nous enlance.

Campus des Métiers Niort, 79





...de cette nuit infernale à sa liberté...

India-Rose Burton-Aden

Jean se faufile sous les barbelés et la terre glacée. Vite, il court. Le camp disparaît lentement derrière lui. Il quitte la frontière **de cette nuit infernale à sa liberté**. Il pénètre la forêt sombre et protectrice. Elle sera désormais sa famille, son réconfort.

La nuit tombe rapidement. Il cherche un endroit sec où se réfugier. Il s'introduit entre un buisson et un arbre mort. La fraîcheur du vent nordique, ce frimas glacial, envahit son être, son âme. Le vent et le noir ressemblent à des monstres hideux qui soufflent, mâchent et se battent dans l'ombre du regard.

Jean se réveille ; son ventre crie famine. Son espoir se tarit. Puis un bruissement. Il s'accroupit, son cœur s'accélère. Soudain, miracle ! Un lapin se jette d'un fourré. Il s'élance à sa poursuite. Jean mange le lapin cru. Manouche, il a appris tout petit à caresser la nature. Il sait où trouver les lieux d'abondance secrets des sous-bois, qu'importe la saison. Il déniché quelques châtaignes par-ci par-là.

C'est de cette manne qu'il se nourrit presque exclusivement les jours suivants, les lapins se terrent, comme lui. À la tombée de sa troisième nuit, il allume un feu, y dépose ses fruits, précieux. Perdu dans ses pensées, englouti dans son univers solitaire, ce rescapé de l'hiver se met à genoux devant cette chaleur accueillante. « S'il-te-plaît, protège ma famille et moi-même ». Ses prières s'enfoncent dans le noir.

Jean ouvre ses yeux lourds, voit deux hommes en uniforme au-dessus de lui. Deux schmits.

Lycée André Theuriot

Civray, 86





... le vent siffle dans ses oreilles...

Marie Colombel

Jean va partir, il doit partir. Il ne peut plus supporter de rester là, au cœur de cette misère, et accepter d'être ainsi traité par ces hommes qui se croient supérieurs.

Le fait de s'être fait prendre lors de sa deuxième tentative d'évasion ne fait qu'accroître en lui l'urgence de fuir. Il avait été sélectionné, ce matin même, parmi les hommes du camp pour les coupes dans le bois d'Angoulême. Jean a tout fait pour ne pas attirer l'attention des gardiens, il s'est évertué à se faire discret, à plier sous les insultes et les coups qui ne manquent pas depuis plusieurs heures. Enfin, l'opportunité se présente à lui juste après avoir mangé. Les gardiens, en ce début d'après-midi, fument et discutent. Leurs rires résonnent comme une insulte aux oreilles de Jean mais surtout comme un signal. Il part. Maintenant. Il s'éloigne nonchalamment vers le cœur de la forêt, l'espoir, la liberté. Il court.

« Eh ! Vous là-bas ! Revenez ! »

Un coup de feu retentit.

Jean fait le vide en lui, son corps n'est plus que mouvement. Jamais auparavant ses jambes ne l'avaient porté aussi vite. Le vent siffle dans ses oreilles, son cœur semble vouloir s'échapper de sa poitrine, il vole.

Deuxième coup de feu. Continuer.

Une troisième balle l'atteint à l'épaule et lui arrache un hurlement de douleur.

Tenir, il faut tenir, pour lui, pour elle, pour eux, pour tous ceux qui sont là-bas.

Tout à coup, devant lui, un gardien affiche un sourire triomphant, puis, plus rien.

Lycée André Theuriet

Civray, 86



... Une odeur de terre battue...

Clémence Epinoux

Hermine écoute Rita dicter sa lettre à l'abbé. Debout derrière le vieil homme, elle observe en silence la foraine fatiguée venue demander sa libération. Le teint grisé de la femme, sa robe écorchée tombant de ses épaules et ses cheveux ternes et poussiéreux donnent à Hermine un sentiment mêlé d'impuissance et de pitié, mais la lueur sauvage, piquante, des yeux de la prisonnière lui redonne espoir. Elle, la petite angoumoisine ayant à peine connu la grande guerre et venant d'arriver au camp, prend, à son goût bien trop tôt, conscience de ce qui semble se passer ici.

Pendant que Rita s'applique religieusement à recopier sa lettre dictée à l'abbé et que ce dernier, exténué par tant d'espérance, retourne à ses appartements, Hermine sort de l'église et se retrouve dans la cour du camp, étourdie par la lumière du soleil et par l'odeur montant jusqu'à ses narines. Une odeur de terre battue, de crasse et de renfermé qui lui donne mal à la tête. Mais ce qui fait monter en elle ce sentiment d'horreur et cette envie de vomir, c'est plutôt la vision de trois enfants assis à même la boue, nus pieds, aux traits aussi fatigués que les guenilles qui leur servent d'habits et à la peau qui semble beaucoup trop grande pour eux, comme s'ils s'étaient recroquevillés sur eux-mêmes intérieurement. Bien qu'une inconnue s'approche d'eux, les enfants n'ont pas peur d'Hermine et semblent résignés, comme des condamnés à morts. La jeune femme s'assit alors devant eux, ce qui tire les enfants de leur léthargie car ce comportement est peu courant à leur égard. Mais ce qui fait ouvrir de grands yeux à ces trois garçons, c'est surtout le chocolat que la jeune femme vient de sortir de son gilet de laine sali par la poussière du camp. Voyant les regards suppliants de ces petits, Hermine ne se fait pas prier pour distribuer cette relique.





... Il parle en premier...

Elena Escalada-Sanchez

Maria sort de la caravane familiale, et sent la fraîche brise et l'odeur de la rosée du matin après cet interminable hiver froid et pluvieux. Elle a quatre sens sur cinq, elle est née comme ça, et ne pas pouvoir voir ne l'a pour ainsi dire jamais dérangé.

Ses parents ne disent rien sur ses escapades solitaires, ils savent que c'est son échappatoire. Cela fait une bonne heure qu'elle se promène, quand elle entend la voix d'un garçon. Une voix qu'elle n'a jamais entendue auparavant, mélodieuse et pourtant mystérieuse. Elle se rapproche de cette voix jusqu'à n'être qu'à quelques mètres. Son cœur bat plus fort que d'habitude. Elle sent sa présence. Quelques secondes qui lui paraissent interminables s'écoulent.

Il parle en premier, un seul mot - banal - mais qui a permis à Maria de se rendre compte que cette voix l'intrigue énormément. Elle veut en savoir plus sur lui. Elle se sent tellement gênée de ressentir ce genre d'émotions dont elle est pratiquement ignorante.

Le garçon s'appelle Louis. Joli prénom se dit-elle. Tour à tour, ils se racontent leur vie respective. Louis lui parle de son travail dans les champs, Maria de ses escapades quotidiennes, ils discutent de tout et de rien. Louis ne pose aucune question sur les yeux de Maria. Ils se promettent de se revoir. Maria est heureuse mais elle ressent un pincement au cœur en le quittant. Elle l'entend reprendre le travail. Elle a déjà hâte de le revoir.

Lycée Merleau-Ponty

Rochefort, 17

... un choix auquel je pense...

Cathy Ferreira



Ce matin là, je me réveille avec une impression de déjà vu, et oui même les aveugles peuvent utiliser cette expression même si cela peut paraître surprenant je ne vois rien mais je sens les choses et ce matin ce que je sens c'est que ma fille Alba va revenir.

Silvère l'a kidnappé car c'est le rituel chez nous les tziganes, mais il va me la rendre, elle va revenir me serrer dans ses bras, et me racontera son escapade amoureuse. Antoine ne cesse de pleurer. Aujourd'hui, ses sanglots, je ne les supporte plus, je n'arrive plus à m'occuper de mon enfant. Il me manque la présence de ma fille bien aimée, c'est vrai que Louis est toujours à mes côtés et essaye de me tirer vers le haut mais cela m'est impossible sans l'aide d'Alba et de sa tendresse, vous savez la tendresse que l'on peut offrir à une mère celle qui ne me suffit plus désormais ; j'ai pris une énorme décision, **un choix auquel je pense** tout les jours depuis qu'Antoine est né. Avant la naissance de mon fils je n'avais jamais envisager cette option ou plutôt je m'obligeais à ne pas m'y résoudre car je voulais absolument que notre peuple, notre race comme disent les Boches, continue à exister jusqu'à la fin des temps car oui nous avons une vie de nomade assez particulière mais cette vie là nous plaît et est transmise de génération en génération et ce n'est pas une guerre, une fichue guerre, qui va nous empêcher de vivre, nous, les manouches. Ma décision, je l'ai prise hier soir avant de m'endormir. Je vais attendre bien sagement ma fille pour lui dire un dernier au revoir et après je me laisserai mourir, ce chemin ne sera pas long je n'ai plus du tout de force, je suis faible, je ne suis même pas capable de nourrir mon fils, je ne suis même pas capable de me lever, de tresser. Je sais que Louis prendra bien soin de mes deux enfants, je sais qu'Alba vivra heureuse et amoureuse avec Silvère

et qu'elle s'occupera de son petit frère comme une mère, de là-haut j'entendrai et j'imaginerai grandir mon fils, s'épanouir ma fille et vieillir mon mari. Je l'entends, elle arrive, elle est là, je sens ses pieds taper contre le sol avançant d'un pas rapide, elle est avec Silvère j'entends le portail de l'entrée du camp grincer, je sens des bourrasques de vent qui montrent le bruit des saluts que le gardien Michel et Mine font aux deux amoureux, puis la porte s'ouvre ma fille est revenue.

Elle s'assoit près de moi et me serre fort dans ses bras à un tel point que je sors un petit gémissement de douleur. Tout comme je l'avais prédit elle me raconte son voyage, me décrit les jardins d'Angoulême, l'herbe fraîche du parc public sur laquelle elle s'est allongée auprès de son Cherok. Moi, pas un mot ne sort de ma bouche, je n'y arrive plus, je n'ai plus la foi de continuer ainsi, je n'ai pas besoin d'expliquer à Alba mon état et ma décision, elle a bien compris et me dit qu'il faut que je me ressaisisse que j'ai encore longtemps à vivre, et que je dois voir grandir mon fils, l'entendre faire ses premiers pas, dire ses premiers mots... mon silence face à son discours lui fait comprendre que j'ai trouvé ma solution, celle de ne pas rester sur cette terre... C'est ainsi que ma vie s'achève, j'aurais voulu que celle-ci se termine autrement mais je n'en ai plus la force ; la guerre m'a presque tout pris, mais il y a bien une chose qu'elle ne détruira jamais c'est mon peuple. Je suis fière d'être une tzigane, je suis fière de ma famille, je suis fière d'Alba ma fille et je m'en vais sur ces paroles, ces pensées qui resteront gravées en moi à jamais.

Lycée pilote innovant international Jaunay-Clan, 86



... plus de nuits au coin du feu ...

Esther Guillomet

Ici tout est sombre, triste et froid. Le petit Antoine n'a connu que cela jusqu'à présent mais il ressent, au plus profond de lui, que ce ne sont pas de tels lieux qui coulent dans ses veines, qui fondent son âme et sa culture.

Demain, il découvrira la vie, les arbres, les oiseaux et les fleurs tels que sa sœur les lui a contés. On leur a annoncé ce matin, la France est libre. Pourtant, Antoine sait que le cœur des siens, ne l'est pas. Il ne l'est plus depuis que Maria est partie. Il n'y a plus cette « lueur gitane », reflet de leurs âmes, qui brille dans leurs regards. On les a enfermés si longtemps entre quatre murs pour piétiner leur honneur, cet honneur auquel ils tiennent tant.

Antoine n'a pas encore deux ans et pour tant il a déjà vécu tout ce qu'on ne souhaiterait jamais

connaître dans une vie : la mort de sa mère, la guerre, le froid, la faim, l'humiliation ; deux longues années passées à attendre de pouvoir vivre normalement. La guerre avait mis la vie de sa famille et de tant d'autres entre parenthèses : plus de voyages, plus de nuits au coin du feu, plus de soirées passées à danser au rythme des guitares. Où est-elle ? « Où est ma mère ? », se demande souvent Antoine voyant la douleur et les difficultés de sa grande sœur pour s'occuper de lui. Quelques fois il aimerait savoir comment elle était avant, jeune et insouciante, une simple enfant.

Lycée Merleau-Ponty

Rochefort, 17

... La joie et l'ivresse...

Lola Ménanteau



Il fait déjà nuit, la lueur du feu dans les baraques rend le chemin visible, étirant de longues ombres qui donnent au sol un aspect lugubre. Jean, transi de froid, marche d'un pas sûr et déterminé en direction du grillage, après avoir quitté la chaleur moite et sale de la baraque. Aveuglé par son désir sans limite de liberté et de grands espaces, il se faufile sous le grillage délimitant le camp, rampant sur la terre molle et odorante. Son odeur si particulière, celle de la nature, des forêts, de l'humidité, lui remémorent des souvenirs d'enfance, le motivant de plus belle à désobéir pour défendre avec ardeur et fierté ses valeurs.

Une fois de l'autre côté, il court dans la nuit, ses poumons se gonflent de l'air frais de l'hiver. Il ne peut pas rester enfermé dans ces clapiers, entassés les uns sur les autres, sans bouger, sans vivre. Son sang fougueux brûle ses veines et engourdit ses membres douloureusement. Il ne se sent pas ici chez lui, il doit fuir et résister. Il court toujours, se laissant porter par son instinct sauvage renaissant. Il se sent vivre ; autour de lui il y a sa maison, le ruisseau, la petite cabane à l'entrée de la forêt qu'il aperçoit au loin, intacte, belle et familière.

À l'approche du bois, il ralentit sa cadence, sent son cœur battre dans sa poitrine, laissant sa silhouette se confondre avec celle des grands arbres nus.

Reprenant son souffle et ses esprits, le souvenir du

dernier Noël revient à sa mémoire, le plongeant dans une nostalgie étrange. Jean se rappelle la roulotte décorée par sa femme, l'odeur des branches de pin brûlées et les feuilles de houx posées sur la petite table. **La joie et l'ivresse** d'une fête qui réchauffe le cœur et rend aux visages les sourires des jours heureux.

Jean pense à sa femme, à Louis, qui doit être auprès de sa famille. Il pense aux douces lueurs dans les yeux de tous les enfants de cette nuit, même dans les yeux de ceux qui sont restés dans le camp et n'ont pas la chance de profiter de l'insouciance de cette jeunesse sauvage qui leur était destinée. Il pense aux taches roses sur leurs joues chaudes, à l'ambiance festive et mélancolique qui baigne les baraques, qui arrête le temps et les douleurs pendant cette nuit de Noël. Il est déterminé, prêt à risquer sa vie pour sauver sa liberté et celle des siens, pour défendre ses principes et honorer ses ancêtres.

Lycée Jean Monnet
Cognac, 16



... La panique prend le dessus...

Raphaël Dereumaux

Solange finit sa balade quotidienne quand son chien se met à aboyer brusquement. Elle a peur. Cette dune lui donne toujours des frissons indescriptibles. Il n'y a pas de causes particulières mais une sorte d'aura malveillante. Décidée à ne pas céder à la peur, elle continue son chemin lorsqu'une main se pose sur son épaule. **La panique prend le dessus.** Elle laisse tomber la laisse. Les aboiements du chien, les cris des mouettes et ses propres hurlements lui procurent une intense douleur à la tête. Sa vision devient floue. Elle tombe à genoux. L'homme n'est plus derrière elle. Elle se bouche les oreilles mais l'entend se déplacer calmement. Elle aperçoit une silhouette déformée à cause des sensations que lui procurent la dune et cet homme étrange. Elle constate quand même qu'il est grand et assez robuste. Soudain ses douleurs se font plus vives. Elle crie. Elle ferme les yeux et s'évanouit en entendant le dernier souffle de son chien. Elle entend une voix apeurée. Elle ne sait pas si elle rêve. Elle ne sait pas si elle est, tout simplement.

Elle pense qu'elle est morte mais la voix devient plus forte. Puis elle sent une main se poser sur son cou, comme pour savoir si elle est encore de ce monde. Elle attend puis sent l'homme la mettre en position latérale de sécurité. Elle est vivante. Cette fois-ci elle arrive à ouvrir les yeux. Elle se lève et constate qu'elle n'est pas blessée. Mais en passant la main sur sa tête, elle découvre qu'on lui a coupé une mèche de cheveux.

Lycée Jean Monnet

Cognac, 16



... le souffle des vagues...

Sarah Durand

Douze ans plus tôt. Une matinée banale. Il est onze heures, le soleil joue dans les nuages. Sur la plage, personne, le calme plat. Une quiétude grossière qui n'est pas à l'habitude de l'île en période estivale, mais qu'importe, le souffle des vagues est bien plus plaisant à écouter que les jacassements des vacanciers sautant dans l'écume en criant faussement à l'effroi et s'émerveillant des quelques coquillages ramassés ne faisant pas encore partie de leur collection.

La falaise est paisible. La dune est sereine, balayée par la brise qui emporte avec elle les cristaux de sable allant se déposer sur les conifères plus loin, on jurerait un ballet que le vent orchestre. En contrebas à mi-chemin entre les herbes hautes et le sable chaud, un père et son enfant arpentent le sentier. Le petit garçon court en gesticulant. Il s'élançe avec une amplitude déconcertante, si bien qu'un saltimbanque lui-même ne pourrait pas reproduire les mêmes gestes. Il s'arrête parfois pour contempler

l'océan, le rythme des vagues et la brise sur la mer le bercent. Rien ne l'atteint, il flotte parmi les embruns marins. Son père est neutre, presque livide. Ce sentiment de naïveté l'a quitté depuis bien longtemps. La scène en est presque drôle quand on compare deux êtres si différents l'un de l'autre.

Le père attire son fils vers lui. Ensemble ils se penchent au-dessus du sable d'où ils font émerger un feint trésor enseveli.

Le début et la fin.

Campus des métiers
Niort, 79



... Il guettait un bruit de pas...

Juliette Fréchard

L'homme attendait en silence. Cela faisait 6 nuits qu'il se postait au même endroit, accroupi, dissimulé dans l'ombre de la dune, à écouter le fracas des vagues dans le crépuscule. Ces moments entre la nature et lui le rendaient serein, apaisé, et il attendait. Il guettait un bruit de pas, à l'écoute pendant des heures. Son instinct lui soufflait que cette nuit, la chose qu'il cherchait viendrait à lui. Il regarda par-dessus son épaule pour essayer de distinguer dans la nuit une forme qui troublerait l'écran noir derrière la dune. Il aperçut une bombe de peinture à quelques pas de lui. Il mit des gants de cuir et commença à asperger le sable autour de lui. La peinture était orange vif. Soudain, il perçut un halètement. Un chien courait dans le sable. Il semblait épuisé, mais venait quand même à sa rencontre. L'homme enleva ses gants de cuir. La clarté du crépuscule lui fit découvrir la tête du chien, qui semblait malade. Il eut peur que l'animal ne l'attaque et l'arrosa avec la bombe. Le canidé le mordit avec férocité. De douleur, l'homme frappa le chien au flanc, laissant des marques de sang sur son pelage. L'animal couina et disparut dans les fourrés. L'homme reprit son poste sur la dune et remit ses gants, ne semblant pas se préoccuper de sa main. Pendant plusieurs minutes, l'homme écouta les gémissements du chien sans vraiment les entendre. Son regard ne bougea pas, fixe, perçant presque la mer. La douleur dans sa main s'estompait. Il se revoyait, une vingtaine d'années auparavant, jouer la même scène : un chien était sorti de nulle part, lui faisant peur, et en un élan de folie, il l'avait tué. Ensuite une jeune femme était apparue et il n'avait

pas pu s'empêcher de la frapper à la tête pour qu'elle s'évanouisse. Il n'aurait pas pu supporter les repréailles. Parfois, cette folie revenait, mais il arrivait à se contenir et ne pas répandre la mort, comme quelques minutes auparavant. Seulement, l'homme se savait fou. Il avait peut-être plusieurs personnalités, comme l'expliquaient si bien les psychiatres dans leurs livres.

Pour se souvenir de ne jamais recommencer, il avait coupé une mèche de cheveux à cette jeune femme. Un bruissement le sortit de sa torpeur. Il sourit. La chose qu'il cherchait était peut-être venue, en fin de compte. Doucement, il se retourna et contempla la jeune fille. Son visage lui était familier. Il devait l'avoir aperçue quelques fois en ville. La jeune femme regardait avec horreur le chien. Elle essaya de le porter, mais l'animal rendit l'âme lorsqu'elle était arrivée en haut de la dune. L'homme constata qu'il ne voulait absolument pas qu'elle le voie. Alors il se jeta sur elle et l'immobilisa. Elle lutta un instant et se figea. L'agresseur se souvint de la liasse de cheveux qu'il possédait toujours. Sans réfléchir, il lui demanda :

« Que vaut ta vie ? »

Cette question le surprit mais, comme elle ne répondait pas, il la répéta. Sa réponse l'étonna : « Pas plus que le sable. »

L'homme eut pitié d'elle et il la frappa à la nuque. La jeune femme s'évanouit. Il se leva et disparut dans l'ombre de la dune.



Lycée Guez de Balzac

Angoulême, 16



... me cacher comme un trésor...

Adeline Malgouyres

Je suis un jouet, je suis immobile mais malgré tout j'ai une âme et un esprit. Mon propriétaire m'a appelé Monsieur Chien. Depuis l'étagère sur laquelle je suis posé, j'ai pu le voir mûrir. Enfant il m'a confié tous ses maux, ce qui m'aide aujourd'hui à comprendre ce qu'il est devenu. Le père de Nils reste quelqu'un de très étrange, c'est lui qui m'a offert à son fils mais il a préféré **me cacher comme un trésor** plutôt que de faire face à Nils, comme s'il était effrayé ou comme s'il ne voulait pas avouer qu'il avait des responsabilités. Selon moi c'est un maniaque un peu dérangé mais qui aime Nils sincèrement. En revanche sa mère ne mérite pas son fils. Nils est un enfant adorable mais elle, telle une mauvaise mère, a choisi de l'abandonner en prétextant le mal du pays pour vivre une vie que je ne souhaite à personne. J'ai encore en mémoire cette terrible image du voyage en Norvège, de la déception de Nils en voyant que sa mère ne lui prêtait aucune attention. Ce jour-là, j'ai compris que quelque chose en lui s'était cassé. Il a dû grandir

plus vite que les autres garçons faute de parents responsables. Mais j'ai été pour lui comme la part d'enfance préservée, épargnée des duretés de la vie.

Cette fois-ci je vais lui rendre un dernier service. Je protégerai le trésor qu'il m'a confié : les cendres de Paul, les cendres de son père. Je trouve que c'est un magnifique geste de l'enterrer avec moi au sommet de la dune, là où il a vécu le meilleur moment avec son père, le lieu du meilleur souvenir. Il ferme la porte de l'enfance pour commencer une nouvelle vie avec ses amis et Susan. Aujourd'hui la tempête nous emporte comme pour balayer son lourd passé et soulager son âme des souffrances de l'enfance.

Lycée Merleau-Ponty

Rochefort, 17

...Ils n'imaginent pas le futur...

Ocilia Chesseron

Martha Ruud est une étudiante un peu garçonne. Elle porte des habits larges et garde ses cheveux bruns attachés, laissant à découvert son visage de sainte, timide et ardente. Lorsqu'elle entre dans un bar du Quartier latin, elle repère aussitôt le jeune homme grand, seul au comptoir. Il porte un pull gris sur ses larges épaules. Il lui lance un sourire discret et elle se laisse séduire. Elle s'installe à côté de lui, l'écoute parler de Paris. Il lui raconte qu'il écrit des chroniques signifiant « Tscheka », dans La Gazette des Athées. Il fulmine contre les pardons, les croix des carrefours, les angélus. Il lui dit qu'il nage souvent à la piscine Pontoise, ça lui permet de chasser le goudron de ses bronches. Martha se montre de plus en plus intéressée, s'ouvre à son tour. Elle lui parle de sa colocataire, Catherine Guise qui aime photographier les ponts, les passerelles. Elle lui dit qu'elle utilise leur salle de bain comme chambre noire. Tous deux plaisantent à ce propos. Martha lui confie qu'elle la trouve amusante malgré le fait qu'elle l'entraîne dans des promenades insolites. Elles habitent un vieil appartement dans le neuvième. C'est petit, mais elles s'amuse à le

redécorer. Paul Oboreau -puisque ainsi est le nom du jeune homme- se fait inviter à leur rendre visite, bientôt. Il accepte, ravi de pouvoir revoir cette fille intrigante, séduisante. Au fil des minutes, ou bien des heures, une certaine complicité s'installe. Ils plaisantent, se confient, se découvrent. Ils fixent un prochain rendez-vous, prêts à se séparer. Mais aucun des deux n'a réellement envie de partir. Ils sont bien ici, ensemble. Finalement, ils restent toute la soirée avant que Martha ne décide de rentrer, retrouver Catherine. Tous deux ont hâte de se revoir. **Ils n'imaginent pas le futur** qui les attend. Ils sont simplement heureux, ensemble.

Lycée Guy Chauvet

Loudun, 86





... la réalité de son crime...

Maëlys Palla

Paul va à la cave pour récupérer les bouteilles de Perrier que Flora lui a gentiment demandées. Il l'aime assez pour exaucer quelques-unes de ces demandes même malgré la paresse qui l'envahit. Sans cesse un poids invisible encombre ses épaules. Le départ de son fils le ronge : il sait que Nils n'a pas eu un bon père. S'il lui avait parlé, aurait-il été fier de lui ? Peu importe... ! Il est déjà trop tard, le jeune homme a coupé les ponts avec lui il y a seulement quelques semaines et c'est peut-être mieux comme ça. Polob a presque oublié la raison de sa venue au sous-sol... Ah oui ! Les boissons !

Il fait très sombre. Il doit allumer la vieille lampe à gaz pendue dans le coin de la pièce, juste en face de l'escalier pour y voir plus clair. Paul se cogne sur une caisse de vieux pots stérilisés, il manque de tomber et se rattrape sur le mur à quelques centimètres de la lampe. Même la lumière allumée, il distingue vaguement le fond de la cave. C'est plus prudent de prendre la lampe avec lui. Cette lumière lui rappelle la couleur des cheveux de la jeune fille de la plage, un roux, presque rouge vibrant.

Paul l'observait au loin. Au début il ne vit qu'elle, le teint pâle sans être blafard. Puis il baissa les yeux, son chien noir comme l'ébène regardait Polob. Tous les détails lui revinrent en mémoire, ce souvenir douloureux qu'il croyait avoir oublié : le jour de la mort de son frère. Pour lui c'est entre autre à cause de son ancien chien que sa vie s'est brisée. Son désir de vengeance fut plus fort que lui. Il retourna à sa voiture en moins d'une minute. Il prit de l'éther et un mouchoir en tissu. La jeune femme se trouvait toujours sur la plage, elle regardait la mer déchaînée ce jour-là. Il l'attrapa par les épaules et lui fit sentir l'éther. Elle s'endormit presque instantanément. Il la laissa allongée sur le sable et comme pour garder un trophée de sa vengeance, il coupa une mèche de ses cheveux roux. Ensuite tout alla très vite. Il étrangla violemment le chien sur la dune. Il le regarda de longues minutes comme pour s'avouer **la réalité de son crime.**

Paul trouve enfin la caisse de Perrier, il s'en empare et traverse la cave. Après avoir éteint la lampe à gaz, il monte péniblement quelques marches et s'arrête pour reprendre son souffle. Il a chaud. Polob repart en grognant, et rate la marche suivante. Le poids de la caisse le fait basculer en arrière. Tout sombre dans son esprit. Il voit une dernière image, celle de son fils tenant un jouet qu'il avait baptisé « Monsieur chien » dans ses bras.

Lycée Guy Chauvet
Loudun, 86

... leur chien noir a... fleuri !...

Thimotée Perron

L'ouragan a tout dévasté sur son passage. Le paysage est sens dessus dessous : la terre gorgée d'eau laisse les insulaires sans domicile, les villas du bord de mer sont saccagées. Au petit matin deux jumeaux inspectent leur maison détruite, une ultime fois avant leur départ pour le continent. Ils constatent avec effroi que leur bac à sable a été mis à sac. La mer déchaînée a emporté leurs jouets, les enlisant irrémédiablement dans la vase épaisse qui remplace l'herbe autrefois verdoyante. Seul un unique objet reste dressé fièrement telle une statue d'onyx, au sommet d'un monticule de détritrus enchevêtrés. C'est un drôle de jouet en plastique, un chien noir brillant au soleil, miraculeusement propre et qui semble vivant. Il toise les deux garçons comme un Sphinx.

Les jumeaux, désespérés, le recueillent, comme unique souvenir de leur enfance et de leur île. Ils emménagent dans un appartement pourvu d'un balcon, qui remplace leur jardin face à la mer. Le chien accompagne leurs jeux, leurs disputes, durant de longs mois. Puis, délaissé par les jumeaux adolescents, il finit sur le balcon sous le soleil, la pluie, le vent.

Les deux garçons ont grandi et se préparent à partir chacun de son côté, l'un à l'étranger, l'autre à Paris. Au moment fatidique des adieux, sans se concerter, ils se retrouvent sur le balcon, cherchant des yeux leur jouet fétiche. Ensemble, un peu ahuris, ils découvrent que leur chien noir a ... fleuri ! Avec le temps, la cendre dissimulée à l'intérieur s'est transformée en terreau fertile. Le vent de la ville a transporté une, puis plusieurs graines sauvages. Le jouet s'est ainsi métamorphosé en jardin miniature, effaçant sous la végétation les angoisses et les mystères.

Lycée Merleau-Ponty

Rochefort, 17





... me chatouiller les pylônes...

Zoé Escobar-Cameleyre

Je suis là. Encore et toujours au même endroit. À contempler ce paysage inerte et monochrome, presque sans vie. Le seul bruit de mes réacteurs et ce bourdonnement présent à chaque instant me donnent la nausée et m'épuisent continuellement. J'ai en face de moi ces estuaires d'eau claire avec ces bancs, typiques du Médoc et de la Gironde. Des champs. De la verdure. Faune mais surtout flore à perte de vue. Certains trouveraient tout cela magnifique, sublime, reposant, mais moi j'en ai assez. Rien ne change dans mon champ de vision.

Tous les jours les mêmes hommes entrent et sortent de mes entrailles avec tous les jours, les mêmes vêtements. Ils se ressemblent tous. Je les connais si bien qu'à force ils ne m'intéressent plus, encore moins ce qu'ils font une fois entrés.

Ce soir est un soir de printemps banal, comme j'en ai l'habitude depuis ce 21 juin de 1981. C'est un soir comme les autres depuis 28 ans. Un soir de printemps où une fine brise vient **me chatouiller les pylônes**. Le bruit continu me fait m'assoupir - après une journée de travail, je ne suis pas surprise de fermer l'œil -

jusqu'au moment où un bruit étranger à ce décor, à ce moment précis du crépuscule, me titille l'oreille. Une voiture. Une voiture noire qui contraste avec mon environnement habituel. Elle m'est inconnue. Aucun des gars qui travaillent chez moi n'en a une comme ça. Elle s'arrête et un homme... Non, une femme... En fait, c'est un homme assez imposant qui sort du côté passager de la voiture. Tourné vers la rive, il ne me regarde pas. A-t-il seulement vu que j'étais là ? C'est obligé ! Je suis si grande... Je ne peux pas être discrète.

Un deuxième homme, plus petit, qui a l'air plus discret que l'autre, descend le rejoindre le long du rivage quelque peu marécageux à cause de la pluie tombée hier. Ils s'arrêtent puis s'étirent. Je crois qu'ils baillent. Ils échangent quelques mots, retournent à la voiture. À peine un coup d'œil sur mes cheminées et ils sont déjà repartis.

Lycée pilote innovant international Jaunay-Clan, 86



... opérateur caméra...

Théo Le Drogo

Je ne pensais pas que ce serait aussi éprouvant psychologiquement, je suis opérateur vidéo surveillance depuis six longues années. Mon travail consiste à veiller sur la centaine d'employés chargés du bon fonctionnement de la centrale. Plus concrètement, mon travail consiste à regarder six écrans huit heures par jour, toute la journée je vois défiler sur mes écrans, des vagues d'agents travaillant pour la plupart pour des sociétés sous-traitantes. Ils sont chargés de vérifier les joints d'étanchéité, plaques de refroidissement, mais chaque jour ils ont l'air plus faibles, comme si la centrale les usait. Chaque jour des têtes disparaissent. Peut être sont-ils partis ? J'essaie de m'en convaincre. Parfois on vient me faire signer des closes de confidentialité censées protéger les employés mais au fond je savais ce que je signalais. Ici je suis le plus ancien, jamais les employés ne restent plus de six mois. Sûrement le stress ! Je suis aussi le seul à ne pas vivre en caravane, excepté le haut de la chaîne, que l'on ne voit d'ailleurs jamais hormis quelques représentants de passage. Voir tous ces gens partir ne me laisse pas indifférent.

Lycée Merleau-Ponty

Rochefort, 17



... Si proche, inaccessible pourtant...

Louise Guillin



A lors, un type proche de la cinquantaine et une fille sortent d'une Mercedes Benz ancien modèle garée à quelques mètres de son pavillon. D'un pas tranquille, ils s'avancent...

Le soir même, Zamanski retourne chez lui épuisé par cette journée. Il se prépare une assiette de pâtes, pas par faim mais comme un automatisme de vie et pour combler le ridicule sandwich au thon qu'il a mangé à midi. Devant la télévision, une bière terminée à la main, le sommeil l'a rattrapé, il finit par s'endormir. » Et le revoilà sous le porche de l'immeuble. Ce n'est pas son immeuble à elle, il ne le reconnaît pas mais il sait qu'elle habite là. À droite, l'escalier. L'ascenseur est en panne, encore, il s'élançait, cinq étages, elle l'attend ? Il grimpe les marches trois par trois mais les étages sont hauts, les marches malcommodes. Il se fatigue, s'essouffle. Pourtant il lui faut se dépêcher. Elle l'attend. Il le sait, il n'y a pas de temps à perdre et cette urgence l'angoisse. Il voudrait se trouver près d'elle, l'êtreindre, l'entendre. Mais c'est tellement haut. Qu'est-ce qui lui arrive encore ? Il n'est pourtant pas malade. Plus de jus. Chaque pas est un effort, un effort surhumain... Allez ! Cinq étages ! seulement cinq grands, malheureux, interminables étages. Il n'abandonnera pas. Il a trop envie d'elle. Il est excité. Un désir violent, douloureux. La rejoindre. Il reprend son souffle, se cramponne à la rambarde, soulève un pied, qui lui paraît semblable à une tonne de ciment, le repose sur la marche au-dessus, prend appui et soulève l'autre pied et ainsi de suite... pas difficile, non ? Juste une question

de volonté, un effort à fournir. Comme ses jambes pèsent lourd ! Des kilos de plomb. Ses poumons sont vides, sa poitrine va exploser, il n'en peut plus et puis il comprend : il n'y arrivera pas, il n'y arrivera plus jamais. Il aperçoit le palier de la porte. Elle se trouve derrière. **Si proche, inaccessible pourtant.** Il a envie de pleurer, il se ressaisit. Un effort, peut-être le dernier... Déchirement du silence. Une sonnerie. C'est elle, vite ! Tu y es presque... Elle est là, juste devant lui, la femme de sa vie, celle qu'il aime de tout son être. Elle est devant lui et pourtant il ne peut pas la toucher parce qu'elle est au sol, en sang, ce n'était pas une sonnerie mais un coup d'arme à feu. On avait tué son seul et unique amour. Zamanski, dévasté immobile, à imaginer l'immense tâche de sang qu'il y aura sur la moquette de l'appartement, incapable de penser à autre chose, c'est trop effrayant pour lui de penser à une vie sans elle.

Soudain, l'ambiance change, il se retrouve dans un jardin près d'un lac, avec derrière lui une maison en bois, leur maison de vacances, sa femme dans les bras, toujours en sang, l'horreur est dans son regard lorsqu'il découvre qu'il tient le revolver qui l'a tuée, il est là, assis sur le sol se demandant comment cela a bien pu arriver, il veut se réveiller mais impossible, il pense que son rêve, son cauchemar, va finir par se terminer, mais c'est là qu'il se trompe : son cauchemar risque de durer éternellement, à recommencer encore et encore, car Zamanski est mort. Trop de souffrance. Plus de bonheur.

Lycée Marcelin Berthelot Châtelleraut, 86

... Attendre...

Héléna Marsault

Attendre. C'est ce qu'il faisait depuis qu'on l'avait enfermé dans cette pièce. Attendre que le temps passe, que s'égrènent les heures, attendre qu'on vienne le chercher. Cela devait faire déjà plusieurs heures qu'on l'avait laissé ici, dans cette petite cellule. De toute façon il y passerait sûrement la nuit. Au premier abord, celle-ci lui avait paru froide et peu accueillante avec ses murs de briques grises et ses barreaux vert foncés. En revanche le petit banc accroché au mur lui avait semblé l'accueillir à bras ouverts. Puis finalement quand le silence s'était peu à peu installé, il se surprit à ne pas détester cet endroit.

Il s'est allongé sur le banc, a croisé ses bras sous sa tête, puis a fermé ses yeux. Ne pas paniquer. Ne plus y penser. Ne rien imaginer. Penser à avant. À sa femme, à ses enfants, à ceux qu'il laissait derrière lui. Ne plus repenser à ce qui s'était passé. Ne plus penser aux hommes qu'il avait assassiné, à Jessica morte la tête littéralement explosée sur le trottoir. Ne plus penser à la voiture dans le fleuve, au cadavre de son père et à cette mallette d'argent si tentatrice. Enlever de sa tête l'image des deux officiers de police qui s'avançaient vers lui ; qui l'abordaient, qui remarquent la mallette, de lui qui panique, et enfin d'eux qui l'arrêtent.

Il ouvrit les yeux et observa les alentours. Personne. Il était seul maintenant. Avec pour unique compagnie ses pensées et le silence vide. Il referma les yeux. Le seul lien qui semblait le retenir dans ce monde était le tic-tac régulier de la pendule accrochée sur le mur qui faisait face à sa cellule. Il aurait presque voulu l'arracher pour la faire taire. Pour couper le seul lien qui lui restait avec la réalité. S'échapper de cette réalité. Sa réalité.

On l'avait amené au commissariat. On l'avait placé dans une salle d'interrogation. Puis le flic et sa coéquipière étaient rentrés lui poser un tas de



questions. Calmement, il leur avait répondu. *Ne pas paniquer*. Il leur avait raconté. Raconté comment, en une semaine, il était passé de l'homme tout à fait normal avec une femme et des enfants, à un assassin, un violeur, et enfin un voleur. Oui, il avait employé exactement ces termes pour se désigner. *Ne plus y penser*. Les deux policiers l'avaient regardé, las. *Ne rien imaginer*. C'est sûr que des gens comme lui, ils avaient dû en voir passer. Peut-être même des pires que lui. Des autres, qui, comme lui avaient avoué tous leurs crimes face à ce miroir et ces regards de dégoût qu'on vous lançait. *Penser à avant*. Après sa confession, deux hommes en uniforme étaient venus l'emmener pour le jeter dans cette petite cellule froide.

Et maintenant il ruminait. Il se questionnait. *Pourquoi ? Pourquoi*, lui, Bertin junior, homme sans problèmes, s'était retrouvé en une semaine à violer, tuer et même voler. Rien. Si, son père. C'était lui qui l'avait entraîné dans sa chute infernale. À cause de lui, grâce à lui, il était tombé aussi bas que ça. Même en pensant à ça, il n'arrivait qu'à se remémorer, les douces sensations de son rapport forcé avec la jeune femme, la force qui l'avait envahi lorsqu'il avait appuyé sur la détente de l'arme. Aussi le dégoût qui l'avait saisi quand il avait vu le cadavre en décomposition de son père. Ainsi que son hésitation à s'enfuir avec la précieuse mallette.

Et voilà qu'il en était là. En une semaine... Une courte semaine. Alors qu'actuellement les heures lui paraissaient si longues. Si longues avec cette attente. Cette attente d'être jugé puis jeté en prison. Attendre de finir ses jours entre quatre murs à côté de grands criminels, comme lui. *Attendre*.

Le Centre du livre et de la lecture en Poitou-Charentes accompagne et soutient l'ensemble des acteurs de la chaîne du livre (auteurs, éditeurs, libraires, bibliothécaires, archivistes du patrimoine écrit et graphique, organisateurs d'événements) et favorise le développement du livre et de la lecture auprès des différents publics sur le territoire, en particulier le jeune public, les publics empêchés et ceux éloignés de la lecture.



Centre du livre et de la lecture en Poitou-Charentes
34 place Charles VII - BP 80424 - 86011 Poitiers Cedex
05 49 88 33 60 infos@livre-poitoucharentes.org

Le Centre du livre et de la lecture est principalement financé par l'État - Direction régionale des affaires culturelles et la Région Poitou-Charentes

www.livre-poitoucharentes.org